

imPrimAtur

ijba



CYRIELLE STADLER

Prison

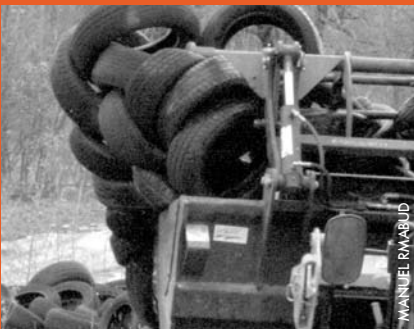
Ils sont 12 000 chaque année à rendre visite à un proche détenu à la maison d'arrêt de Gradignan. Reportage. Pages 6-7



AUGUSTIN ARRIVE

Livres

Le marché de l'édition s'apprête-t-il à affronter la menace numérique ? Pages 2-3



MANUEL RABUD

Écologie

La dépollution de la décharge d'Espiet révèle une aberration légale. Page 5



Candidats... en 2012 ?

Ils ont échoué aux portes du premier tour, faute des 500 parrainages. Pour eux, la présidentielle s'arrête avant même d'avoir débuté. Page 9

Édition : la réalité du virtuel

L'Escale du Livre occupe les bibliophiles bordelais jusqu'à dimanche. On oublierait presque la morosité du marché de l'édition. Pointé du doigt, Internet finira-t-il pas venir à bout du livre?

« Message électrique quand elle m'électronique, je reçois sur mon écran tout son roman. » Michel Polnareff avait du flair. Quand il écrit Goodbye à sa Marilou en 1990, Internet n'est qu'un club d'informaticiens select. Elles sont alors bien rares, les Marilou, écrivaines de livres numériques. Les temps ont changé. Et ils sont durs.

Côté auteur

689 romans sortis pour la rentrée 2006, des ventes frileuses, une médiatisation en peau de chagrin... Se faire une place en librairie est devenu un véritable parcours du combattant. Internet n'est plus un gadget, c'est un outil. Et les jeunes auteurs comptent bien s'en servir. Thomas Arrivé écrit des ro-

mans depuis l'adolescence, en dilettante, pour le plaisir. Il y a trois ans, il est passé à la vitesse supérieure : il approche d'abord Flammarion, puis Denoël. « C'est très bien mais un peu court, ajoutez quelques pages », lui dit-on. Miroir aux alouettes : malgré des soutiens dans les comités de lecture, ses textes sont finalement refusés. Il se tourne vers le web. « J'avais envie que mon travail ait quand même une réalité sociale, qu'il ne soit pas une sorte de journal intime au fond d'un tiroir ». Son dernier ouvrage (Super-féministe) traite des rapports homme/femme. Il monte un site (www.superfeministe.com) et invite les gens à s'exprimer sur le sujet. Le roman, proposé comme un prolongement du débat, gagne

en exposition. On est bien loin des vitrines de la Fnac, mais l'expérience mérite d'être tentée. La bande dessinée a ainsi vu naître quelques succès. En 2005, un certain Frantico lance son blog illustré, qui devient, visiteur après visiteur, un petit événement numérique. Les éditions Albin-Michel décident d'en publier un recueil. Ce sera l'un des best-sellers de l'année. Les blogs sont pris d'assaut mais, en retour, font de nombreux déçus. Vincent Marco est l'un deux. Bédéaste amateur, il se déclare « RMliste professionnel ». Sa page web (<http://marco.blog.mongenie.com>) ne l'a pas tellement aidé. S'il publie ce mois-ci son deuxième ouvrage (*Comic Styx*), c'est grâce à une exposition dans une cantine bordelaise. Séduit par ses planches, un éditeur, Orbis pictus club, lui propose ses services. Marco a désormais quelque chose à dédicacer, ce que l'ordinateur ne permet pas de faire. Mais pour en vivre, il attendra. Pierre Brulhet vient de terminer son premier roman. Il est formel : rien ne remplace la matière. « Il y a un rapport très sensuel au papier. On ne s'en séparera pas comme ça. A moins que le livre électronique ga-

gne en confort visuel, mais j'ai des doutes. » Son *Enfant du cimetière* est pourtant vendu presque exclusivement en ligne (www.pierre-brulhet.com). Debouté par les éditeurs traditionnels, il a opté pour l'autoédition. Les imprimeurs coûtent cher et ne certifient pas la vente. Internet est alors pour lui une promesse de rentabilité : les cyber éditions Lulu n'impriment qu'à la demande. Ce système de flux tendu li-

« Avec Internet, mon travail trouve une existence sociale »

mite les charges : un exemplaire est facturé douze euros, contre plus du double ailleurs. C'est surtout l'écrivain lui-même qui passe commande. Il s'assure ainsi d'une revente immédiate et va jusqu'à s'accorder une petite marge de bénéfices. Mieux : Lulu s'occupe également de la diffusion du livre sur toutes les plates-formes de commerce en ligne. Et l'éditeur propose une version numérique du roman, que Brulhet utilise pour démarcher les critiques et se faire un petit nom.

Côté libraire

Un chiffre d'affaires de près de 7 milliards de dollars, 9000 employés dans le monde, sept filiales nationales. La plus grande librairie du monde est... électronique. Elle s'appelle Amazon. Les libraires indépendants font office de petit poucet face à des ogres - en ligne - tels que Amazon ou Virgin. « Je ne pense pas que les supports électroniques et les sites de vente sur Internet remplaceront les livres et les librairies », certifie Henri Martin,



Des bibliothèques bientôt vides ? PHOTO A. A.

directeur de la Machine à Lire, une librairie indépendante. Avec 2000 visiteurs sur son site (non marchand), la Machine à Lire face à Amazon, c'est un peu le combat de David contre Goliath. Mais David est confiant : « C'est à nous de nous adapter en fonctionnant autrement », pense Henri Martin. Il reconnaît tout de même que l'arrivée d'Internet dans le monde du livre a eu des conséquences. Il faut désormais partager la place dans le portemonnaie et le temps des clients. Et lorsqu'on revient sur le développement des livres électroniques, il n'en démord pas : « Je ne crois pas au père Noël, ça restera marginal ».

Côté grossiste

Les grossistes en librairie n'ont pas peur d'Internet. Mieux, ils l'utilisent ! Mais pas de la même façon que les acheteurs en ligne. « Nous recevons certaines commandes par Internet et nous commandons aussi par ce biais, raconte Chantal Grangier, employée chez Charpentier Diffusion, le plus gros diffuseur de la région. Mais on reçoit encore beaucoup de commandes par fax ou par le biais de représentants. Seule une minorité passe par Internet. » La vente sur Internet et la numérisation des livres ne changent pas grand-chose pour eux. Au vu du surplus de livres que reçoivent les éditeurs, il y aura toujours des livres à distribuer. « On sent

tout de même une morosité depuis quelques années. Il y a 20 ans, le marché du livre était florissant », se souvient Chantal Grangier. Ralentissement général de l'économie ou première répercussion de la génération multimédia, Chantal opte pour la première option. Peut-être pour ne pas croire en la deuxième.

Côté éditeur

Les éditeurs se mettent à la page... ou plutôt à Internet. Certains développent le teasing, une mise en ligne des cinq premières pages d'un livre. C'est le cas de la maison d'édition Castor Astral et ça marche ! « Internet nous permet de vendre certains livres qui ne se vendent plus difficilement en magasin », explique Marc Torralba, directeur de Castor Astral. Il reconnaît qu'Internet est utile notamment pour les encyclopédies, plus facile à consulter et à mettre à jour. Il ne pense pas pour autant que c'est l'avenir. « On n'ira pas à la plage avec son ordinateur, ironise-t-il. Et puis à part l'éclairage, le papier ne consomme pas d'énergie. » En ces temps d'écologie attitude, cette remarque a du sens. Malgré cet optimisme à toutes épreuves, Marc Torralba reconnaît que « c'est plus dur aujourd'hui ». Même s'il y a toujours des gros lecteurs, l'offre accrue de livre a des effets pervers. Si un roman n'est pas remarqué dès sa sortie, il sera submergé par le raz de marée littéraire qui suit. De fait, les éditeurs s'appuient plus sur l'auteur que sur le contenu. Un livre de Loana se vendra plus que celui d'un sociologue sur les problèmes de logement en France. La solution ? Demander à Loana d'écrire un livre sur le logement.

AUGUSTIN ARRIVÉ
LINDA DOUIFI

L'Escale du Livre change de port

Après avoir changé de nom, de période et cette année de lieu et d'esprit, la 5^e édition de l'Escale du Livre renouvelle la formule très classique des salons. Il devient un festival non plus centré sur le livre mais sur la culture. « Nous souhaitons que le livre serve de passerelle entre différentes formes d'expression artistiques et culturelles, entre plusieurs lieux de la ville », explique Pierre Mazet, président d'Escales Littéraires Bordeaux Aquitaine. L'implantation de la manifestation à Sainte-Croix n'est pas étrangère à ces croisements de disciplines. « Ce quartier en pleine mutation est devenu un vrai pôle culturel constitué par le TNBA, le Conservatoire, ... et, quelques rues plus loin, la Rock School Barbey. La synergie mise en œuvre par ces établissements et l'Escale du livre sont donc un gage de richesse et de diversité », commente Alain Juppé, maire de Bordeaux. Cette nomadisation est loin de faire l'unanimité. Les librairies Mollat et la Machine à Lire ne tiendront d'ailleurs pas de stand cette année. « Nous souhaiterions que la manifestation se déroule en centre-ville. Il n'y a qu'à regarder une carte pour voir où sont les librairies ! », fait remarquer Henri Martin, directeur de la Machine à Lire. Certaines librairies qui, elles, participent au festival, sont également contre ces déplacements. « Le fait que chaque année, les lieux et dates changent ne permet pas au public de prendre rendez-vous », regrette David Fournol, directeur de la librairie jeunesse Oscar Hibou. Refus de transporter leurs livres hors du centre-ville ou réelle envie de rapprocher la manifestation des librairies, difficile de savoir. Après cinq ans d'errance, l'Escale doit encore trouver son rythme de croisière.

LINDA DOUIFI



Internet : l'éditeur des auteurs sans éditeur ? PHOTO A. A.

tRansPorts

L'aéroport loupe son tram

Début mars, l'idée d'une desserte de l'aéroport par le tram déraillait en rase campagne. La CCI craint de voir Mérignac rester sur le tarmac.

Profitez-en, ce n'est pas tous les jours fête. La guerre frontale entre deux géants politiques locaux, la Chambre de commerce et d'industrie (CCI) et la Communauté urbaine de Bordeaux (CUB), a été portée sur la place publique carrément par voie d'affiche. Et dans une ville aussi policée que Bordeaux, il est rare qu'on lave ainsi son linge sale en public. La grosse colère de la Chambre de commerce n'est, par ailleurs, pas sans fondement. Les responsables de l'organisme consulaire dénoncent ni plus ni moins l'impasse pratiquée par la Communauté urbaine sur une desserte de l'aéroport par le tramway. La capitale girondine s'offre ainsi une exception logistique de tout premier ordre : taxis et navettes continueront, immuables et seuls, à transporter visiteurs et voyageurs de Mérignac au centre-ville. La décision a été prise début mars et ne fait pas que des heureux : la ligne A du tramway zappera l'aéroport au profit de Mérignac-les-Pins, un quartier qui a le mérite de jouxter l'immense centre commercial de Mérignac-Soleil.

Difficile de vendre, dans ces conditions, l'image d'un aéro-



Le prolongement du tram ne poussera pas jusqu'à l'aérogare. PHOTOS Q. C.

port accessible. Un vrai handicap pour le tarmac bordelais, alors que le site s'apprête à changer de statut et à affronter une concurrence féroce. Comme la zone aéroportuaire girondine, la plupart des grands aéroports de province ne sont encore desservis que par navettes, à l'instar de Nice-Côte d'Azur ou de Toulouse-Blagnac. D'autres, en revanche, ont déjà des projets dans les cartons. C'est le cas à Nantes, où un tram-train reliera la ville au nouvel aéroport. Même chose pour Strasbourg. Quant à l'aé-

roport de Lyon-Saint-Exupéry, il dispose déjà de sa propre gare TGV. En 2013, plus rien n'interdira aux grands aéroports régionaux d'abandonner leur statut public. Sans ce contexte hautement concurrentiel, la course aux équipements est donc lancée en région sans que Bordeaux semble décidée à prendre rang. Avec plus de 7 000 emplois dans son sillage, l'impact économique de l'aéroport de Mérignac avoisinerait 1,5 milliards d'euros. « *Moi, je ne vois pas trop*

d'intérêt à faire venir un tram », commente Brigitte. Il faut dire qu'elle travaille pour l'agence Europcar de l'aéroport. « *Nos clients sont des commerciaux qui, de toute façon, ne prendraient pas le tramway.* » Elle reconnaît toutefois qu'une connexion directe changerait la vie des salariés qui n'ont pas de voiture. « *La priorité, ce serait plutôt de faire venir davantage de boutiques dans l'aérogare* », hasarde-t-elle, sans forcément convaincre. Même son de cloche au bar du hall Arrivées. Mireille, la barmaid, voit dans le tram un concurrent dangereux pour ses plus fidèles clients, les chauffeurs de taxis. « *Nous, ici, on est en sursis* », commente Fabrice, l'un d'entre eux, qui pressent l'inéluctable. « *Au final, ils finiront bien par amener la ligne jusque-là* ». La récente décision de la CUB peut calmer ses angoisses : à 28 millions d'euros du kilomètre, pas sûr que le tram arrive de sitôt ■

QUENTIN CANETTE

Le tram jusqu'à l'aéroport ?
Donnez votre avis sur :
www.imprimatur.fr

Quand retraitée rime avec précarité
13 millions de personnes âgées en France mais seulement une centaine de manifestants lundi matin place de la Bourse pour interpeller les candidats à la présidentielle sur la question des retraites. Au cœur des revendications, la revalorisation des pensions.

A lire sur :
www.imprimatur.fr

porter, le financer – par la vente d'un autocollant de la finale –, le réaliser, ce tifo à 14 000 euros. Depuis plusieurs semaines, une centaine d'Ultramarines coupe, plie, et empaquette ces 22 000 feuilles. Prépare, coud les 800 drapeaux marine et blanc qui viendront décorer leur tribune du stade de France. Puis, restera à chanter, à encourager, à pousser son équipe. Pour, peut-être, exulter au coup de sifflet final. LAURENT TOURNEUX

Tous derrière le tifo

sPort

Une finale c'est toujours spécial. Surtout pour les supporters.

Ils l'attendent avec impatience. ELLE sera bientôt là, la finale de la Coupe de la ligue tant attendue. Les Ultramarines de Bordeaux s'y préparent depuis la demi-finale gagnée à Reims à la mi-janvier. C'est samedi. LE match. LA finale. Rendez-vous à 20 h 45 au stade de France, contre Lyon. Le noyau dur des Ultramarines y sera depuis neuf heures du mat'. Histoire de tout préparer pour que la fête soit réussie. Pour cela, ils se sont par-

tagé les 22 000 feuilles à coller sous les sièges, que les supporters devront par la suite élever vers le ciel comme un seul homme, le douzième de l'équipe. Le tifo, c'est un peu le match dans le match entre aficionados d'un même sport mais adversaires dans les tribunes. C'est pourquoi le motif final du dessin est gardé secret jusqu'au dernier moment. Seul le noyau dur du groupe le connaît, ceux qui ont tout organisé. Car, d'abord, il a fallu le

éCoLogiE

Le dépollueur jeté aux ordures

Le nettoyage de la décharge de pneumatiques d'Espiet a commencé. Après enquête, le prétendu pollueur apparaît comme la victime d'une cruelle ironie.

Sous trois mois, les montagnes noires qui ruinent depuis près de dix ans le paysage d'Espiet auront disparu. Mardi dernier, Jean-Claude Le Goff a ouvert sa décharge croulante de pneus aux camions de son ancien concurrent chargé d'assainir le site par le ministère de l'Écologie. Là, entouré de ceux qui symbolisent sa mort professionnelle, Le Goff, le cœur serré, s'est sans doute souvenu de la cascade d'événements qui l'ont mené à sa perte. C'est en 2005 que, malgré un bilan comptable équilibré, il a dû mettre ses sociétés (1) en liquidation judiciaire. Comment, à l'heure du tout-écologie, une entreprise spécialisée dans la dépollution s'est-elle retrouvée contrainte de cesser son activité ? Pour des raisons d'écologie, justement. Paradoxe ? Pas réellement. Bref rappel des faits.

Désigné coupable

Fondée en 1967, la société Le Goff pneus (LGP), spécialisée dans la collecte et la revalorisation des pneumatiques usagers, devient progressivement l'un des leaders du marché. En 1998, LGP Aquitaine installe un dépôt à Espiet, une commune de cinq cents âmes à 30 kilomètres de Bordeaux. « *Le Goff avait promis la création de trois emplois pour traiter le stock* », se souvient Jean-Pierre Catenin, le maire du village. 2 500 tonnes s'entassent alors rapidement, puis plus rien ne bouge. Des riverains excédés créent même une association. Depuis, presque tous le considèrent comme le responsable de cette pollution. Mais si les apparences jouent contre lui, Jean-Claude Le Goff est bien différent de l'entrepreneur sans scrupules



Le 17 janvier dernier, la ministre de l'Écologie Nelly Olin s'était engagée à faire disparaître le stock avant fin mars. Avec trois mois de retard, la promesse sera bel et bien tenue. PHOTO MANUEL RAMBAUD

prêt à sacrifier la cause écologique pour des raisons mercantiles que certains ont imaginé. En fait, il fut surtout victime d'un décret de 2002 qui, élargissant le principe de pollueur/payeur aux grands manufacturiers, donna naissance à un géant de la dépollution : Aliapur (2). Le problème pour les entreprises comme LGP, c'est que pour continuer à travailler, elles devaient signer un contrat d'engagement avec Aliapur, et en devenir les sous-traitants. LGP ne fut pas retenue « *à cause* », explique Aliapur, *de ses trop faibles capacités logistiques et de ses tarifs trop élevés.* » Dans l'impasse, Le Goff se résigna à jeter l'éponge, avec deux stocks sur les bras, dont celui de Souillac (Lot) de 17 000 tonnes. LGP ne

fut d'ailleurs pas la seule victime de cette nouvelle disposition légale. De fait, depuis le décret, la profession est passée « *approximativement de trois cents collecteurs avant 2002 à une centaine aujourd'hui* », indique Christine Challe, du Conseil national des professions de l'automobile.

Victime d'enjeux supérieurs

Pourtant, face à Jean-Claude Le Goff qui prétend « *qu'ils ont décapité presque toute la profession* », elle pondère : « *Il y a eu des regroupements, des transfuges, et en terme d'emplois, je ne suis pas sûre qu'il y ait eu beaucoup de perte.* » Tout compte fait, malgré la disparition de nombreuses enseignes victimes d'enjeux écologiques et économiques supérieurs, « *il est sûr que la profession, qui avait besoin de se restructurer, a gagné en efficacité* », conclut Christine Challe, en re-

grettant toutefois que « *les choses ne se soient pas déroulées avec plus de douceur.* » Quoi qu'il en soit, il est peu probable que Jean-Claude Le Goff ait ces considérations à l'esprit, en ouvrant son ancienne décharge à Aliapur, qui supervise la dépollution d'Espiet. Aujourd'hui retraité amer, il ne veut plus entendre parler de cette affaire ■

MANUEL RAMBAUD

(1) Le Goff Pneus et Le Goff Pneus Aquitaine
(2) Aliapur est une société anonyme dont les membres fondateurs sont Bridgestone, Continental, Dunlop Goodyear, Kléber, Michelin et Pirelli. Elle représente 85 % du marché.

Plus d'infos sur :
www.imprimatur.fr

Bruits de parloir

« Tous les trois mois, retour à la case prison »

« Le Chalet bleu » propose un accueil aux familles des prisonniers de la maison d'arrêt de Gradignan. Rencontre avec sa vice-présidente, Christiane Dufourcq



Ils sont 22 à accueillir, comme Christiane, les proches des détenus. PHOTO C. S.

« Je suis peut-être naïve ou innocente, je ne sais pas. Mais je reste persuadée que les gens ont toujours un bon fond. Même les détenus. Quoi qu'ils aient pu faire ». Les mots sont simples. Sans doute empreints d'un certain angélisme. Mais à l'heure où la « tolérance zéro » est devenue une doctrine, les propos de Christiane Dufourcq, vice-présidente de l'association Le chalet bleu, sont tout simplement humains. Et ça fait du bien. C'est d'ailleurs ce que viennent chercher les proches des détenus avant le parloir. De l'humain. Un peu de chaleur. Bavarder. Prendre un café. Evacuer le stress de la visite et l'atmosphère pesante du pénitencier. Au contact de Christiane et des vingt-et-un autres bénévoles, ils trouvent une écoute. Ils ont le sentiment d'être entendus. D'être considérés. Cela peut sembler dérisoire mais pour ces gens, c'est déjà beaucoup. « On joue différents rôles », assure Christiane. « On les aide pour le linge. Ils nous font part de leurs états d'âme et on discute de choses et d'autres. Ils nous parlent du poids de l'incarcération d'un des leurs. Comme ils ne peuvent pas le faire au quotidien. Avec nous, ils

se livrent. Pour certains, venir ici est une vraie bouffée d'oxygène ». Les locaux du Chalet bleu ne sont pas immenses. Une petite salle avec quelques tables. Un espace de jeu dédié aux enfants. Mais l'endroit est chaleureux. Bien qu'il soit situé en face de la maison d'arrêt. De ses miradors. De ses barbelés. Seule, la route les sépare. Mais le fossé est de taille. Christiane s'en est rendu compte il y a cinq ans. Quand elle a franchi les portes de la prison

pour intervenir auprès des détenus. Après le dehors, le dedans. Elle a beau avoir 65 ans, elle se démène autant pour les prisonniers que pour leur famille. « Les détenus ne sont pas des bêtes, même si beaucoup le pensent. Derrière l'apparence du caïd, il y a des hommes. Des hommes attachants. » Depuis 2002, elle anime un atelier d'arts plastiques pour les pères de famille. Ils sont une dizaine à y participer. Un moyen comme un autre de s'occuper. De permettre à l'esprit de s'évader. De créer. Et de se confier. « Ces gens-là ont besoin d'être maternés », indique-t-elle. « Ils ont besoin de relations de proximité, notamment avec des

femmes, totalement absentes de la vie carcérale. L'objet qu'ils fabriquent pour leur enfant n'est qu'un prétexte. Ils veulent montrer qu'ils existent. D'ailleurs, ils me disent toujours pourquoi ils sont emprisonnés. Ils ont besoin de savoir qu'au-delà de ce qu'ils ont commis, on les considère encore comme des êtres humains. » Ce qui est loin d'être évident vu les conditions de détention.

A Gradignan, ils sont 750 à se partager les 440 places de la prison. La saleté et les odeurs sont prégnantes. Et même si les locaux ont été nettoyés il y a peu par les prisonniers, le cadre est toujours aussi repoussant. Et Christiane doit se battre sans arrêt pour que son activité ne disparaisse pas. « J'ai parfois des problèmes de financement », avoue-t-elle. « Et l'administration m'a fixé des contraintes pour ce qui est des matériaux à employer. Depuis un an, je n'ai plus le droit d'utiliser de cutter et le directeur me demande d'être vigilante. Mais toutes les séances se passent bien. Les pères se montrent créatifs. Certains ont réalisé des petites voitures, d'autres des toises pour mesurer leurs enfants. Il y en a même un qui a fabriqué une boîte aux lettres pour son fils. »

Entretenir le lien entre le détenu et sa famille, Christiane s'y attèle chaque jour. Mais, pour elle aussi, la relation est enrichissante. Humainement parlant. « J'apprends aussi à leur contact. Moi, je leur montre juste qu'ils ne sont pas transparents. Un peu d'humanité, ça n'a jamais fait de mal à personne » ■

ENQUÊTE RÉALISÉE PAR JULIEN RENON ET CYRIELLE STADLER

Marie a 31 ans. Elle est mère de trois enfants. Chaque semaine, elle vient rendre visite à son mari, incarcéré à la maison d'arrêt de Gradignan. Témoignage.

« Je me souviendrai toujours de la première fois que je suis venue le voir au parloir. C'était tellement triste. On s'est retrouvé dans une petite pièce aux murs gris. Assis face-à-face, chacun sur un banc. Les enfants m'avaient accompagnée. C'était un moment difficile à passer. Aujourd'hui, ça l'est moins. Les enfants ont grandi. Stéphanie (14 ans) et Jimmy (10 ans) ont appris à vivre sans leur père même s'il leur manque. Mais pour Andy, le petit dernier

(6 ans), c'est plus dur à comprendre. Quant à moi, je suis encore stressée quand je franchis les portes de la prison, mais je me suis faite à cette situation. Ça fait quinze ans que je le connais et j'ai pris l'habitude de le voir en prison. Depuis le 8 décembre, il purge sa trentième condamnation. Depuis ses 16 ans et toujours pour la même raison : la conduite sans permis. Sa mère voulait bien lui avancer le financement. Mais il n'a jamais voulu le passer. Il est têtue vous savez. Résultat : tous les trois mois, retour à la case prison. Et là, je suis à bout. Chaque semaine, c'est la même histoire. Je pars en bus d'Ambares à 9 h 20. Ensuite, je prends le tram à Bordeaux puis, de nouveau, le bus. J'arrive à la maison d'arrêt à 11 h. Et là, je dois attendre deux heures avant de pouvoir le voir. C'est épuisant. Mais je n'ai pas le choix. C'est comme ça pour

toutes les familles de détenus. Il faut se présenter quarante-cinq minutes à l'avance. Une minute de retard, et la visite est annulée. La rencontre dure quarante minutes. Il me demande des nouvelles des enfants et de l'école. Il ne parle jamais de sa vie derrière les barreaux. A chaque fois, il me dit qu'il va arrêter ses conneries et puis, il remet ça. Je n'en peux plus. Je le connais par cœur. Il recommencera toujours. Je lui en veux, et pourtant je ne l'ai jamais lâché. Les enfants et moi, on est sa seule famille. Des amis ? Il n'en veut pas. Et ses relations avec ses parents sont compliquées. Ils ne viennent pas lui rendre visite et lui ne souhaite pas le voir. En tout cas, une chose est sûre. Il sort le 19 juin. C'est la dernière fois que je viendrai le chercher à la prison. S'il récidive, je ne serai plus au parloir. » ■



La prison de Gradignan accueille 750 détenus pour 440 places. PHOTO C. S.

BILLET

Les prisons absentes de la campagne présidentielle

Etes-vous prêt, oui ou non, à vous engager à réformer les prisons ? C'est la question qui a été posée aux candidats à l'élection présidentielle en janvier dernier. Les états généraux de la condition pénitentiaire avaient demandé aux présidentiables de signer un manifeste censé améliorer profondément le régime des prisons. Mais depuis l'entrée officielle dans la campagne présidentielle, « no comment » de la part des candidats. La prison n'est pas un thème de campagne porteur. Le problème vient sans doute de la représentation de la prison dans l'esprit des gens : un lieu où l'on doit souffrir pour expier. Cela justifie les locaux sordides, l'indifférence et le mépris dans lequel sont plongés les détenus. Silence radio, donc, sur la surpopulation, le manque d'hygiène, les suicides, les violences... Pourtant, la situation est grave. Les prisons françaises sont considérées comme les plus inhumaines d'Europe. Au même titre que la Moldavie. C'est dire ! Aujourd'hui l'arsenal législatif français préconise un recours massif et de plus en plus précoce à la détention. Enfermer plus et plus tôt n'est pas la solution, mais les politiques préfèrent le bâton et la répression... et le silence au débat à haut risque. CYRIELLE STADLER

médias

La concentration qui crée la polémique

Imprimatur revient sur la collusion entre les grands groupes financiers et les médias, sujet évoqué au début de la campagne électorale.

« Je puis vous assurer qu'il y a un problème républicain dès l'instant que de très gros intérêts financiers, industriels sont liés à de très gros intérêts médiatiques, qui sont eux-mêmes en liaison intime avec l'Etat », s'était exclamé François Bayrou devant une Claire Chazal bégayant de colère, le 2 septembre dernier, au 20 heures de TF1. Dans le collimateur du candidat : Bouygues, Lagardère et Dassault. Des groupes qui interviennent dans des activités aussi stratégiques que le BTP et l'armement et qui, par dessus tout, cultivent des amitiés politiques. Mais le souci affiché de soustraire les médias aux pressions exercées par les pouvoirs économiques et politiques n'est pas l'apanage du candidat UDF. Côté Verts, on planche aussi sur le dossier et on se verrait bien substituer de nouveaux textes à la loi actuelle. Les amis de Dominique Voynet souhaiteraient carrément interdire aux industriels



qui passent des contrats avec les autorités publiques de détenir des groupes de presse. Ça a le mérite d'être clair mais cette idée ne fait pas consensus. « Un palliatif », pense Eddie Puyjalon. Le délégué départemental de CPNT déplore la situation mais estime qu'il y a, au-dessus des groupes nationaux, des puissances supérieures, les décisionnaires européens par exemple. Le PS penche lui pour une limite de la participation des em-

pires industriels dans les conseils d'administration. « Ce serait une question de dosage », précise Alain Anziani, secrétaire fédéral de Gironde. « On ne peut pas interdire à Lagardère, par exemple, de détenir des parts dans les médias. » Chez Lutte ouvrière, une des solutions serait de « mettre les groupes de presse sous le contrôle direct de la population et des salariés ». Autrement dit : la presse replacée sous le contrôle de l'État, comme du

temps de l'ORTE. Alors, protéger les médias des pressions économiques, leitmotiv politique ou charme électoral ? Les deux apparemment. « C'est déjà ce que Catherine Trautmann [ministre de l'Information dans le gouvernement Jospin, ndlr] avait voulu faire avec sa loi de 2000 », explique Michel Mathien, spécialiste de l'économie des médias. Plus facile à dire qu'à faire, pour Henri Maler, co-animateur de Acrimed, l'association qui dissèque l'univers des médias. Il faudrait que les candidats soient plus précis dans leurs propositions. « Quels critères retiendrait-on ? Celui de la concentration capitalistique ? Un critère qui serait lié à l'audience des médias ? Il ne faut pas se leurrer : détenir 20 % de TF1, ce n'est pas comme être actionnaire d'un petit journal local » ■

MAXIME TERRACOL
ET NOURIA MOOLNA

éleCtionS

Recalés de la présidentielle

Ils voulaient conquérir l'Elysée. Ils n'ont même pas franchi le seuil des 500 parrainages. Imprimatur s'est penché sur le sort de quatre collés de la campagne.

PIERRE MAILHARIN ET JOSSELIN GIRET. PHOTOS D. R.



Jean-Philippe Allenbach, le candidat de la province

« Entre les régions et l'État français, c'est comme dans un couple. Quand le second bouffe tout l'argent du ménage et rentre à la maison bourré, il faut menacer de le quitter pour qu'il change de comportement », ironise Jean-Philippe Allenbach. Entre le candidat auto-proclamé « de la Province » et l'État français, c'est un peu le même rapport sado-maso, mais en pire. Depuis que ce Bisontin de 59 ans a échoué dans sa quête des parrainages,

le divorce est consommé. Fort de ces origines helvétiques, le Franc-comtois vient ainsi d'annoncer son intention de s'installer en Suisse, où il possède une résidence secondaire. « J'ai renoncé à rallier les Français à mes idées. Avec le système actuel des signatures, ce n'est pas possible. Je m'en vais donc vivre dans un pays fédéraliste », se justifie-t-il. Ce consultant financier n'aura donc pas l'opportunité de faire étalage de son sens de la formule aux Français. Encore moins de son programme fédéraliste. Avant de se retirer, il a quand même pris soin d'inviter ses sympathisants qui en avaient les moyens, à le rejoindre et à garnir la légion des Français de l'étranger. Quant aux autres, il les appelle à ne voter ni pour les extrêmes ni pour les deux candidats principaux. « Il reste Bayrou, Voynet et Nihous [candidat des chasseurs, ndlr]. Qu'ils fassent leur choix ».



Nicolas Mignet, le candidat des contribuables

Tout le monde connaît Nicolas Mignet. Il faut dire que le bonhomme ne fait pas dans le genre discret. A coup d'affiches placardées sur une bonne partie du mobilier urbain hexagonal et de coups médiatico-économico-politiques, le fondateur du Rassemblement des contribuables français n'est plus un inconnu pour une bonne partie de ses concitoyens. De là à être candidat à la présidentielle, il y a un pas qu'il n'a pas encore

réussi à franchir. Comme en 2002, ce « candidat de la société civile » s'est cassé les dents sur la barre des 500 parrainages. « Mais nous en avons recueilli 453, soit le double d'il y a cinq ans », s'empresse-t-il de rappeler. « Soit 6 % des maires de France. C'est la preuve d'un fort mouvement dans l'opinion. » Et du côté du RCF, personne ne s'est plaint de pressions éventuelles sur la route de la candidature. « Simon, notre score aurait été très inférieur. » Pas de Mignet en 2002 et pas de Mignet en 2007, donc. Mais qu'importe, la lutte ne prend pas fin pour autant. « Nous voulons présenter 400 candidats aux législatives. Un appel au volontariat a été lancé auprès de nos 7 000 militants. » Lui-même se présentera dans son département, l'Eure. « En ce moment, la campagne, c'est la vie rêvée des anges. Il faut que cela cesse. »

La boule de cristal a du mal à se décider

C'est vieux comme le monde et, en tout cas, quasiment aussi ancien que la V^e République. Le président François Mitterrand n'avait pas hésité une seconde à faire appel aux énergies de l'au-delà pour tenter d'avoir des infos de première main sur l'avenir. Sa favorite était Elisabeth Teissier, l'astrologue de *Télé 7 Jours*. C'est donc vers elle que nous nous sommes tournés pour connaître le nom du prochain locataire de l'Élysée. Sollicitée par mail, la professionnelle des astres, totalement débordée, fait savoir qu'elle est actuellement à l'étranger pour une longue période. Quelle déception ! Le monde de la voyance girondine, lui même, sera plutôt ambivalent. Dénichée sur Internet, une madame Irma chouchoutée par les médias est la suivante sur notre liste. Malheureusement, Béatrice a décidé de ne plus faire de faveurs aux journalistes depuis son passage dans l'émission *Com-*

bien ça coûte sur TF1. « Vous comprenez, j'ai fait l'objet d'un contrôle fiscal peu de temps après », couine-t-elle. Encore sous l'émotion de la procédure qui s'est heureusement bien terminée (dit-elle), plus question de se commettre avec les professionnels des médias. Cette fois, c'est au tour de l'astrologue humaniste. Colette confie : « Je ne me mêle pas de ce genre de travail. Et puis, il faut dresser un thème astral. Je n'ai pas eu le temps de l'élaborer », affirme-t-elle. Les voyants de Bordeaux auraient-ils peur de prendre position ? A Biganos, on ne joue pas à ce petit jeu. Claudie, 60 ans, s'est découvert un don « depuis toute petite ». « Ça vient tout seul. Je ne cherche pas à savoir ». Pas besoin de magie, ni de thème astral. « Je ne fais pas cela pour l'argent, mais par passion », révèle-t-elle. Elle confie avec conviction et sans aucune hésitation que : « Nicolas Sarkozy sera notre futur président. » Elle précise :

« Le duel sera très serré avec Ségolène Royal. Et il y aura une cohabitation. » La nouvelle tombe comme une sentence grâce à la numérologie. Quant à Fred, il est médium depuis un choc émotionnel. Il promet, entre deux éclats de rire, que « Bayrou et Ségolène seront au deuxième tour ». Même s'il est impossible pour lui de se glisser dans la peau de millions d'électeurs, il confirme que « Le Pen ne sera pas au second tour et que Sarkozy n'a aucune chance parce qu'il a plein de handicaps. » Et en 2002, qu'avait-il prédit ? « Je ne m'étais pas prononcé, mais je n'avais pas été étonné du résultat », annonce-t-il en riant. Existe-t-il réellement un seul être humain capable de nous dire de manière infaillible qui s'installera à l'Élysée dans quelques semaines ? Quoi qu'il en soit, le dénouement aura bel et bien lieu le 6 mai prochain... à 20 h, évidemment ■

MARIE-HÉLÈNE MERLINI



Cindy Lee, la candidate du plaisir

Dans cette campagne présidentielle, elle se serait bien vue en Nicolas Hulot de la défense du septième ciel. Isabelle Laeng, alias Cindy Lee, rêve même sérieusement d'une « Charte du plaisir et du citoyen », signée par tous les candidats, qui viendrait supplanter le pacte environnemental de l'ancien animateur de TF1. C'est mal

barré. Non seulement la Ciciolina française n'a recueilli qu'une cinquantaine de promesses d'élus, et ne pourra donc se présenter à la présidentielle – on s'en serait douté ! – mais l'audience de la strip-teaseuse ne dépasse pas les adeptes des nights-club. Elle est pourtant pleine de bonne volonté, Cindy Lee. Mais il semble que sa proposition d'instaurer des cours de séduction et de confiance en soi au lycée heurte jusqu'aux plus progressistes. Qu'importe, la blonde siliconée, « engagée » en politique depuis les municipales parisiennes de 2001, mènera son combat jusqu'au bout pour la prise en compte du plaisir dans notre société. Prochaine étape : les législatives, avec une candidature dans une circonscription parisienne, qui reste encore à définir.



Jean-Marc Governatori, le candidat de la France en action

un nom prédestiné pour présider un pays ? Pas vraiment. Le candidat de la France en action a échoué dans sa tentative de dénicher 500 parrainages d'élus, sésames pour se lancer vers l'Elysée. « Nous avons 310 signatures. D'autres sont arrivées ensuite. Mais le Conseil constitutionnel refuse de nous révéler notre véritable score. C'est bizarre,

non ? » Peut-être... En attendant, les raisons de cet échec sont claires dans son esprit. « Les gens en place veulent rester entre eux. Ils ont fait pression sur les élus pour m'empêcher de me présenter. Je suis hors système, j'ai des moyens financiers. » Sans doute, puisque celui qui a obtenu l'appui de l'Union des candidats émergents a vendu ses entreprises pour financer sa campagne à hauteur de 150 000 euros. Un investissement pour l'avenir, en fait. « La France en action va présenter 577 candidats aux législatives, et le soir du 10 juin, nous serons l'une des principales forces politiques du pays. » Et exit le système des parrainages. « Nous militons pour une vraie démocratie citoyenne. Pour se présenter à la présidentielle, il suffira d'être soutenu par un millième du corps électoral, soit 43 000 personnes. »

FeStiVal

L'identité sous les feux des projecteurs

Les Journées du film ethnographique proposent de disséquer ce qui fait une identité

Les douzièmes Journées du film ethnographique démarrent vendredi. Pendant une semaine, une quinzaine de films et de courts-métrages seront diffusés gratuitement dans plusieurs lieux bordelais, accompagnés de débats, d'expos et de concerts en tous genres.

Sélection subjective de trois films à ne pas rater.

Comment peut-on être Français ?

Negar Zoka, 2002

Ce documentaire met en perspective le regard que portent trois hommes sur la nationalité française. Abdel attend d'être naturalisé, Marcello vient de l'être, et Mohammed l'est depuis 20 ans. Commenté à la première personne par la réalisatrice, française d'origine iranienne, le film décrit le cas de conscience inévitable des protagonistes, tiraillés entre culture d'origine et culture d'arrivée : renoncent-ils à leur identité ? Leur parcours pour obtenir la nationalité française

est semblable à celui d'un coureur de fond, il se joue dans la patience et dans l'endurance. Ponctué par les étapes du processus administratif, le film laisse aussi la parole aux fonctionnaires de la préfecture de Nantes.

Rushes de Caromdji (J'aime ma vie) Rocky, 2007

Rocky est un jeune réalisateur manouche, qui filme en ce moment le quotidien de sa propre communauté, dans une aire d'accueil de Pau. Il n'en est pas à son premier film, mais cette fois-ci, c'est la première fois qu'il tourne seul : « J'ai fait le choix de faire un film sans l'aide des Gadjé, parce que comme ça les gens peuvent se confier ».

Caromdji, il le fait justement pour les Gadjé, et plus précisément « pour que le regard des élus change ».

Caméra au poing, Rocky se promène dans les allées de caravanes à la rencontre de ses voisins,



filme la vie de tous les jours. Il viendra présenter ses premiers rushes pendant le festival.

Afro-punk James Spooner, 2004

Comme un clin d'œil à une chanson de la rockeuse Patti Smith et à un des plus grands albums d'Hendrix, le sous-titre du film, *A Rock n'Roll Nigger Experience*, donne d'emblée la couleur et le ton de ce petit bijou

made in Brooklyn. Autoproduit dans le plus pur esprit du « Do it yourself » si cher aux punks, financé à coups d'endettements et de concerts de soutien, *Afro-punk* nous embarque dans l'univers des outsiders du punk rock, dont le réalisateur fait lui-même partie.

Comment concilier identité afro-américaine et identité punk, quand on se produit devant des parterres de blancs à crête ? Dans un patchwork rassemblant des dizaines d'interviews de musiciens – dont une des Fishbone – et d'extraits de concerts qu'il a collectionné dans toute l'Amérique, Spooner chronique ici le quotidien de quatre Afro-punks, qui jouent et souffrent à la fois de cette double identité.

6 avril, 16 h, Athénée libertaire

ANNABELLE GEORGEN

Du 30 mars au 6 avril 2007. Tout le programme : <http://jfe2007.blogspot.com/>

cOncErt

Papa chanteur

Lorsqu'il monte sur scène, Vincent Malone devient le Roi des papas, le plus rigolo des guitar-heroes. Il sera ce week-end à Bordeaux.

Le Roi des papas est un chanteur pour enfants qui aime bien les grands. Sur scène, il a une couronne et une guitare, un sacré bazar et des amis bizarres : un ours qui pète, un chasseur de boas... C'est leur histoire qu'il racontera samedi. Ou pas. On ne sait jamais avec lui. Alors on a parlé d'autre chose.

Le monde des papas ennuié-t-il le Roi des papas ?

Il y aurait des raisons d'être ennuyé : je pense sincèrement qu'on vit une période très désagréable. Les hommes politiques ne tiennent plus que des

discours péremptaires. On ne se parle plus, on dicte des lois alors qu'il faudrait au contraire ouvrir toutes les barrières. C'est comme en spectacle : les enfants peuvent faire n'importe quoi. Je ne leur dis pas « ne parlez pas, ne vous retournez pas, ne pétez pas » et ça se passe plutôt bien.

C'est bientôt Pâques. Où le Roi des papas aime-t-il voyager ?

Je pars toujours dans des endroits où l'on peut aller à pied. Je ne supporte pas les aéroports où tu es obligé de retirer tes pompes, ta barbe, tes fourchettes... En plus, pas besoin d'aller

loin : sors de chez toi, prends une pièce et joue à pile ou face. Pile tu tournes à gauche, face tu files à droite. Et tu répètes ça à chaque coin de rue. Je le fais avec mes gosses, ça donne un bon dernier jour de vacances en général.

Vous chantez « Les moustiques, ça pique ». Le Roi des papas a-t-il un remède ?

Quand tu te fais piquer, c'est plutôt bon signe : ça veut dire que tu ne t'es pas lavé. C'est pour ça que les moustiques viennent. Donc le bon remède, c'est de trouver quelqu'un qui soit

encore plus sale et qui accepte de dormir avec toi. C'est pour ça que je me suis marié.

Le Roi des papas accepterait-il Chantal Goya comme valet ?

Sandale Godasse ? Elle a fait son boulot, je n'ai rien à dire là-dessus. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a qu'un roi de droit divin dans la chanson pour enfants, et c'est moi. *I am the king!*

RECUEILLI PAR AUGUSTIN ARRIVÉ

Le Roi des papas en concert au square Dom Bedos, samedi 31, 17 h. Dernier album paru : *Le Roi des Papas en conserve* (Naïve)

Portrait

Bedouet, le technicien de l'ombre

L'entraîneur adjoint des Girondins, qui disputent samedi la finale de la Coupe de la ligue face à Lyon, est aussi peu connu du grand public que respecté par ses pairs.

Il est bientôt midi au centre d'entraînement du Haillan. Les joueurs ont déchaussé leurs crampons depuis une grosse demi-heure. Dans la salle de presse, Eric Bedouet, numéro deux dans la hiérarchie des entraîneurs du club, se livre sans retenue. De son arrivée à Bordeaux voilà près de dix ans, aux anecdotes qui font le vestiaire, tout y passe. Soudain, il s'interrompt. Et lâche, péremptoire : « Les entraîneurs adjoints doivent éviter de se répandre dans les médias ». Avant de reprendre ses confidences là où il les avait laissées. Quand la passion relègue les bonnes intentions au rang de paroles en l'air... c'est qu'elle doit être viscérale. A moins que l'attitude un brin désinvolte de ce quinquagénaire avenant au physique d'ancien footballeur pro ne dissimule une autre explication. Fabien Pont, chef du service des sports au journal *Sud Ouest* : « Après l'éviction d'Elie Baup en 2003, Bedouet a servi de caution au club car ses successeurs n'avaient pas les diplômes d'entraîneur requis. Ricardo, l'entraîneur actuel, n'a d'ailleurs que le titre de manager général ». L'Angevin se sentirait donc inconsciemment protégé par son bagage technique ? Sans doute un peu, même s'il s'en défend.

« J'en ai vu des gens exploser en vol... »

Ambition mesurée.

Il faut dire qu'il les cumule, Eric Bedouet, ces distinctions professionnelles. Il est même l'un des deux entraîneurs français à les détenir toutes*. De là à l'imaginer convoiter le fauteuil d'entraîneur principal... « L'entraîneur, c'est Ricardo. C'est lui qui fait la tactique et la composition d'équipe. Chacun doit rester à sa place », rétorque-t-il sèchement. On a le souvenir récent d'entraîneurs adjoints moins scrupuleux. Sep-

tembre 2006, Nantes enchaîne les contre-performances. Serge Le Dizet est sur la sellette. Par voie de presse, son adjoint Georges Eo se dit prêt à le remplacer. Deux semaines plus tard, il se retrouve aux commandes des Canaris. Mais Bedouet n'est pas de ces ambitieux-là : « Il est bien là où il est : il n'est pas en première ligne, ça lui convient très bien. Ce n'est pas un rebelle », confirme Fabien Pont. Et de justifier son propos en relatant l'absence de prise de position de l'Angevin dans la querelle qui opposa Baup à Triaud en 2003.

Les pieds sur terre.

Fort de cette kyrielle de diplômes, Eric Bedouet pourrait pourtant légitimement prétendre à une place d'entraîneur principal, à Bordeaux ou ailleurs. « Si ça doit arriver un jour, pourquoi pas ? Mais l'important, c'est de se sentir bien dans un club. Et là, je suis dans un club fantastique à tous les niveaux. Après... être numéro un, deux, ou trois, ça n'a pas grande importance », relativise-t-il. Quand l'argent fait tourner les têtes, la sienne reste définitivement scotchée sur ses

épaules : « J'en ai tellement vu des gens s'emballer et exploser en vol... ». En sa qualité de préparateur physique, il mesure aussi toute la pression qui pèse sur les acteurs du monde du football. Lorsqu'en 1999, il fait installer sur Elie Baup des capteurs cardiaques au cours d'un match, le verdict est sans appel : en phase de stress intense, les pulsations du technicien girondin atteignent des pics alarmants, qu'un corps en mauvaise santé n'aurait pas supportés.

Sauvetage du club.

Ce regard distancié sur son métier d'entraîneur professionnel



Eric Bedouet : « Chacun doit rester à sa place » PHOTO P.M.

tient aussi à la manière graduelle dont il en a endossé l'habit. Après une carrière honorable de footballeur professionnel, il effectue ses premiers pas d'entraîneur dans les catégories jeunes à Vierzon. « Je voulais voir ce que c'était qu'entraîner. Il m'a semblé qu'on ne pouvait commencer que par là. Ça m'a plu, j'ai obtenu des bons résultats et je suis monté progressivement jusqu'à entraîner l'équipe première ». Et de poursuivre : « C'est alors que j'ai senti que j'avais la fibre. Je devais gérer un groupe multiracial, c'était très difficile humainement mais très intéressant ». Dès lors, il se lance dans l'acquisition des diplômes nécessaires pour entraîner à haut niveau. En 1993, il devient responsable du centre de formation de Laval. Puis il rejoint les Girondins en 1998 pour une aventure qui dure donc depuis

près de dix ans. A dire vrai, Eric Bedouet a quand même déjà connu son heure de gloire. Fin de la saison 2004-2005. Alors que l'équipe flirte avec la zone de relégation, Michel Pavon tombe malade. Bedouet prend alors les rênes de l'équipe pour les trois derniers matchs : Lyon, Monaco et Marseille, excusez du peu. « Malgré la pression, ce fut une expérience extraordinaire », se souvient-il. In extremis, il parvient à sauver le club de la descente en deuxième division. Depuis, il est retourné dans l'ombre, sans mot dire. Preuve, s'il le fallait, qu'au sein du microcosme footballistique professionnel, certains n'ont pas besoin des projecteurs pour exister ■

PIERRE MAILHARIN

* Le second est Alain Pascalou, du Mans.

100% pur bœuf

Rien de tel qu'une jam-session pour vous animer un troquet. Musiciens et amateurs y trouvent leur compte sans que ça coûte un rond. Tournée des bars.

L'Avant-scène, bœuf aux petits oignons

« C'est de plus en plus dur de se faire connaître pour les jeunes musiciens », constate Freddy Buzon, trompettiste professionnel. Cet habitué des bœufs à l'Avant-scène, incontournable bar bordelais, ne vient pas y jouer avec son groupe. Alain, le patron, pourrait difficilement rémunérer les musiciens. Ses finances n'y résisteraient pas. « Faut de concerts, je fais des jams tous les mardis. Mais si des musiciens débarquent un autre soir de la semaine, ils peuvent improviser quelques morceaux : les clients ne disent pas non ». L'Avant-scène est né comme club de jazz en 1978. Chaleureux et bohème, à l'image de ce piano transformé en tireuse à bière, le lieu a vu passer des pointures. Jacky Terrasson s'y arrête « quand il repasse dans le coin », et l'immense Herbie Hancock y a tâté le piano il y a cinq ans à peine...

D'aucuns y verront les dernières résurgences de l'âge d'or des clubs jazz à Bordeaux. Jean Courtioux, percussionniste à l'origine du premier Big Band local, se souvient de cette épo-

que. « Sigma, l'ambitieux festival culturel lancé par Chaban dans les années soixante, contribuait indirectement à la vigueur des jazz clubs. Ça s'est terminé sous Juppé, au milieu des années 1990 ». Grâce à Sigma, les Miles Davis, Chick Corea, Duke Ellington ou Pat Metheny viennent taper le bœuf dans les bars, après leurs concerts. On compte alors pas moins d'une vingtaine d'estaminets en tous genres, distillant du bon son aux quatre coins de Bordeaux. Certains zincs de la Victoire par exemple, où l'on n'entend plus aujourd'hui que de la soupe commerciale, jazaient du tonnerre.

L'Avant-scène, 36 rue Borie

Le Comptoir du Jazz, grand port sous la lune

Un seul café-concert de grande taille à dominante jazz, funk et soul existe encore aujourd'hui, le Comptoir du jazz. On lève toujours le nez vers sa façade rutilante avant d'en franchir la porte. Les serveuses vous indiquent le fond de la salle, enfumé et sombre, où trône le piano. Vous vous posez à quelques mètres de la scène. Quelques gars débarquent, saluent des connaissances et empoignent leurs instruments. Regards croisés quelques secondes, le temps de s'accorder sur le morceau qu'ils vont jouer. Un, deux, trois, quatre...

La musique éclate. Le tempo du premier standard est généralement assez rapide, pour se mettre en jantes et en doigts. Ça réchauffe illico les oreilles. Avant d'accueillir les musiciens venus affronter le public, piano, basse et batterie s'appliquent à fusionner. Solistes de tous niveaux s'y greffent bientôt, à tour de rôle, à



A l'Avant-scène, les envolées de trompette de Freddy Buzon. Pour le son, se rendre sur place. PHOTO D. R.

qui mieux-mieux. Un bœuf marche à l'émulation. Tout musicien se dépasse quand il entend plus vif, plus inattendu, plus ravageur à côté de lui. Sa dope, c'est la musique, quoiqu'il refuse rarement les bières gratuites.

Le Comptoir du jazz, 59 quai de Paludate

Le Blueberry, club marchepied

Et finalement, la passion, c'est aussi ce qui fait avancer le patron. « J'ai grandi avec le jazz. C'est la musique et l'ambiance que je veux chez moi », explique Gilles, la cinquantaine, qui tient le Blueberry depuis six ans. « En m'installant à Bordeaux, j'ai vite vu la galère des musiciens, en allant les écouter. J'ai voulu apporter ma pierre en créant un lieu qui accueille leur art. Depuis, certains sont devenus des amis ». Gilles reçoit plus de demandes de musiciens qu'il ne peut en satisfaire. Les concerts coûtent trois euros

l'entrée – les jams sont gratuites. Sans toucher aucune subvention, il arrive à payer les jazzmen, « en fonction du public, et du lieu ».

Car le Blueberry est exigü. Rares sont les scènes aussi petites. Les musiciens jouent presque dans le public. Intimiste et chaleureux. Le club cosy de la rue Camille-Sauvageau est l'un des derniers à perpétuer ce rôle de marchepied pour les Bordelais, « ouvert aux inconnus, mais difficile », dixit Gilles. Certains talents émigrés à la capitale « lui font l'honneur » de repasser jouer chez lui à chaque retour à Bordeaux. Le trompettiste Yoann Loustalot par exemple, qui vient de sortir un premier album salué par la critique. Qui sera le prochain ? Nul ne le sait, mais dans l'un de ces clubs, on peut sans doute déjà l'écouter.

Le Blueberry, 61 rue Camille-Sauvageau

GWEN CATHELIN

Tranches de bœufs

- lundi : scène ouverte au Congo café
- mardi : bœufs jazz au Blueberry et à l'Avant-Scène
- mercredi : bœuf blues au Blueberry
- jeudi : jam-session jazz au Congo café, et parfois au Chat qui pêche
- samedi : jam-session jazz au Comptoir du jazz
- et de temps en temps, un bœuf au Satin Doll

Fondateur : Robert Escarpit • Directrice de publication : Maria Santos-Sainz • Rédacteur en chef : Sonia de Araújo
Secrétariat de rédaction : Marie-Hélène Merlini

IJBA • 1, rue Jacques Ellul • 33080 Bordeaux cedex • 05 57 12 20 20 • journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr
ISSN 0397-068X • Imprimerie : La Nef Chastrusse, Bordeaux